

NOTICE

SUR

Auguste-Louis NICOLAS,

DOCTEUR-MÉDECIN,

CHEVALIER DE L'ORDRE DE SAINT-SYLVESTRE,

Décédé, dans sa 58e année,

Le 19 Mars 1871.

Quid quæritis viventem cum mortuis?
Non est hìc, sed surrexit.
(S. Luc, chap. xxiv, vers. 5 et 6.)

C'est, en effet, vers le ciel que se portent nos regards, lorsque nous pensons à ce vaillant athlète, à cet homme si chrétien et si généreux, à notre regretté cousin, le docteur Nicolas. Puisse cette faible esquisse d'une vie si bien remplie, nous servir d'exemple et nous aider à marcher dans la voie qu'il nous a tracée. Nous l'avons entreprise, afin de montrer, suivant l'expression d'un vénérable prélat (1), « comment, à la tête d'une » nombreuse famille, et au milieu de la société et des

(1) Monseigneur l'Évêque de Marseille.









» devoirs qu'elle impose, on peut pratiquer, à un degré » éminent, toutes les vertus chrétiennes. »

Auguste-Louis NICOLAS naquit à Brest, le 24 avril 1813. Dès sa naissance, il se vit entouré des exemples les plus salutaires et les plus propres à former un jeune cœur. Son père était un de ces vrais Bretons, à l'énergie sans pareille, à la foi sans défaillance, dont la devise, admirable dans sa simplicité, se résume en trois mots : Dieu, Patrie, Famille [1]. Pendant la Révolution de 1789, qui mit fin à de véritables abus, pour en créer de plus redoutables, le père de monsieur Nicolas rendit de signalés services à la Patrie et à la Religion, également menacées : il montra, en effet, un dévouement sans bornes à l'ordre attaqué de toutes parts, et sut, parfois au péril de ses jours, recueillir, dans sa maison, des prêtres et des nobles, poursuivis par les fureurs d'une populace en délire : il fut même, pour cette raison, emprisonné jusqu'à deux fois. Une conduite si courageuse et si belle trouva une juste récompense dans le poste qui fut confié à cet homme, digne des croisés, ses ancêtres : il fut nommé maire de Gouësnon, après les Cent-Jours. C'est là que le jeune Nicolas passa les premières années de son existence.

Sa mère, véritable type de la Femme forte, dont parle l'Ecriture, sut allier à la douceur la plus constante, la fermeté nécessaire à tout bon éducateur de la jeunesse. Elle avait compris que la mère de famille doit agir, à l'égard de ses enfants, *suaviter et fortiter*.

(1) Il était parent, par sa mère, de Monseigneur de Brescanvel de Poulpiquet, mort évêque de Quimper, en 1832.

Entouré d'une telle atmosphère de vertus, le jeune NICOLAS ne tarda pas à montrer ce qu'il serait un jour. De retour à Brest pour y terminer ses études, il dut, à ses heureuses dispositions autant qu'à son ardeur infatigable pour le travail, les succès les plus remarquables. Chaque année le voyait couronné de nombreux lauriers, mais une distinction bien autrement précieuse l'attendait à la fin de ses classes : un prix d'honneur exceptionnel lui fut décerné, et il fut proclamé hors de concours.

Bientôt il atteignait ce moment grave et solennel, où tout homme doit choisir la carrière à laquelle il se sent appelé de Dieu. Son père, désirant, avant tout, l'accomplissement de la volonté divine, fit venir le jeune NICOLAS dans son cabinet, et l'interrogea sur ses aptitudes, sur sa vocation. Ce jeune homme fit alors une réponse, dans laquelle se montraient tout à la fois, et le respect filial dont l'autorité du père était jadis entourée dans les familles, et cette volonté qui ne l'abandonna jamais, chaque fois qu'il s'agissait de l'accomplissement d'un devoir : « Mon père, dit-il, je vous ai souvent entendu émettre ce vœu : j'ai trois fils, je serais heureux » de voir l'aîné prêtre, le second notaire, et le troisième » médecin. Mes frères se disposent à remplir votre désir, qui est sacré pour vos enfants; eh bien! je ferai » comme eux, je serai médecin. » Et il tint parole, nous verrons avec quel dévouement. Ses frères ne purent vivre assez longtemps, pour réaliser entièrement le vœu de leur père : ils moururent l'un après l'autre, en laissant interrompues leurs chères études. Le jeune NICOLAS avait donc, maintenant, un but déterminé : il fit, dès lors converger, de ce côté, tous ses efforts et tous ses travaux.

En 1832, âgé de 19 ans, il entra comme élève dans les hôpitaux de la marine à Brest : il y fut promptement remarqué de M. Jolivet, chirurgien-major, qui en fit son chef de service. Il y resta jusqu'à la fin de l'année 1834, et, pendant cette période de deux années, il montra déjà ce dont il était capable. En 1832, le choléra éclate dans la rade de Brest, et fait de nombreuses victimes. M. Nicolas donne ses soins à tous les malades avec un courage et une abnégation auxquels son chef fut heureux de rendre un éclatant hommage (1). Mais la maladie ne l'épargne pas, le fléau s'abat sur lui. D'élève, il devient alors le client du docteur Jolivet, qui lui rend la santé, grâce à une médication forte et puissante.

Ce jeune homme aurait pu parcourir une brillante carrière : ses capacités hors ligne, et les hautes protections qu'elles lui valurent, en étaient les meilleurs garants; mais sa santé ne lui permit pas d'affronter les voyages sur mer et le climat brûlant de nos colonies. Il s'adonna donc à la médecine civile, et se rendit à Paris, où il fut reçu docteur en 1841. Quelque temps après, il eut le malheur de perdre son père, le guide de sa jeunesse, auprès de qui il venait chercher ses meilleures inspirations. Sa mère ne mourut que beaucoup plus tard, dans un âge très-avancé, en 1859.

L'année 1842 lui amena l'un des plus grands bonheurs de sa vie : il épousa une jeune fille, aussi modeste que bonne. C'était le 21 avril. Depuis ce temps, ce fut toujours là, dans les saintes joies de la famille, qu'il vint chercher l'aliment de son énergie et de son ardeur pour le bien.

(1) Lettre du 23 juin 1849.

Si la médecine était pour lui un véritable sacerdoce, la famille était la représentation de l'auguste Trinité sur la terre; et c'est, soutenu par ces deux pensées nobles et généreuses qu'il mena la vie simple et exemplaire que nous esquissons en ce moment.

Nommé tour à tour chirurgien près le 5e Dispensaire (13 avril 1844), médecin du bureau de bienfaisance du XIe arrondissement (24 avril 1844), chirurgien de la garde nationale (*à l'élection,* 13 mai 1848), il sut, dans ces différentes positions, déployer un dévouement sans bornes. Il manqua même d'être tué en ramassant des blessés près des barricades pendant les trois journées de Juin. Une lettre de M. Baron, chirurgien-major de la 11e légion de la garde nationale, atteste, dans les termes les plus flatteurs, le dévouement et le zèle dont il fit preuve pendant ces journées meurtrières.

M. Buchère, maire du XIe arrondissement, lui adressa, également, à la date du 18 juin 1849, une lettre toute gracieuse, dans laquelle on remarque la phrase suivante :

« En attendant que l'autorité supérieure vous té-
» moigne sa gratitude, j'ai l'honneur de vous exprimer
» nos remercîments pour le zèle et le dévouement que
» vous avez, *comme toujours,* apportés en cette circons-
» tance, et dont les heureux résultats seront bien appré-
» ciés de nos administrés. »

Le 6 avril 1850, un arrêté de monsieur le Préfet de la Seine, le nomma médecin de l'asile de la rue des Grès (comité local d'instruction primaire).

Doué d'une grande activité, M. NICOLAS présenta plusieurs fois, à l'Académie de Médecine, des mémoires

qui témoignaient de son érudition. En 1849, notamment, il en rédigea, sur le choléra, deux qui obtinrent un véritable succès. Enfin, en 1854, il fit paraître un *Traité d'hygiène élémentaire et pratique*. Cet opuscule lui valut de nombreuses félicitations : les journaux s'en émurent; le journal la *Presse médicale* lui consacra, dans ses colonnes, un article dont nous donnerons l'extrait suivant :

« Une remarque, digne d'attention, c'est le grand » nombre de livres sérieux et utiles que chaque jour voit » produire. Cela se comprend par le malaise général qui » mine sourdement la société et qui semble exciter tout » homme grave à chercher les moyens de conjurer l'o- » rage en améliorant le sort des masses. C'est le but que » s'est aussi proposé M. le docteur Nicolas, en appor- » tant sa pierre à l'édifice du bien-être de ses semblables. » Selon nous, ce but est atteint par ce médecin, *aussi* » *modeste que savant*. Dans un petit volume (*Manuel* » *d'hygiène élémentaire et pratique*), cet honorable doc- » teur a consigné d'une manière brève, mais toujours » *juste et précise*, les préceptes d'une hygiène bien en- » tendue. Nous le recommandons particulièrement à » messieurs les ecclésiastiques, les chefs d'institutions » et à tous ceux qui ont quelque sollicitude pour leur » santé ou pour celle des personnes qui leur sont con- » fiées. »

Ajoutons que ce jugement nous semble très-mérité, et n'est qu'un hommage rendu à la vérité.

Ce *Manuel* fut, pour M. Nicolas, la source de deux joies bien réelles et bien vives. Il avait offert son travail à Pie IX et à Monseigneur le Comte de Chambord. Ce

prince, exilé, était toujours, pour lui, le véritable souverain de la France. M. Nicolas savait, pour emprunter la parole du grand Bossuet, « que le trône appartient » à Dieu, et que les rois ne le remplissent qu'en son » nom [1]. »

C'était donc mettre son œuvre sous la protection divine, que de la faire agréer des représentants de Dieu sur la terre, du *Pape* et du *Roi*.

La lettre adressée à Sa Sainteté était ainsi conçue :

« Très-Saint-Père,

» Si une des joies les plus douces et les plus pures de » ce bas monde, vient inonder le cœur d'un fils, heureux » de rendre à son père selon la nature le tribut de son » respect et de sa reconnaissance, combien l'âme du » chrétien catholique ne doit-elle pas être ravie quand » il lui est donné de déposer, aux pieds sacrés du Re- » présentant de Dieu sur la terre, l'hommage de sa dé- » pendance et de sa vénération. C'est pour jouir de ce » bonheur ineffable que, tout indigne que j'en suis, j'ose » offrir à Votre Sainteté ce petit livre, en réclamant, » pour son auteur, votre paternelle indulgence et la » faveur d'une sainte bénédiction.

» C'est avec cet espoir que j'ai l'honneur d'être,

» Très-Saint-Père,

» de Votre Sainteté,

» le très-humble et très-dévoué serviteur.

» A. Nicolas.

» 11 novembre 1854. »

(1) Sermon sur la Justice.

Quelque temps après, M. NICOLAS reçut de Rome une réponse, dont voici la traduction :

« Très-Illustrissime Docteur,

» L'exemplaire du livre auquel vous avez donné » pour titre : *Manuel d'hygiène pratique*, ainsi que la » lettre très-soumise que vous avez adressée au très- » grand Pontife Pie IX, lui ont été envoyés le plus tôt » possible. Il a bien voulu accepter avec plaisir ce tra- » vail, dans lequel on voit avec satisfaction votre » science se recommander par sa piété, sa dévotion et » ses saines doctrines. C'est pourquoi je suis chargé de » vous transmettre, Très-Illustre Docteur, les félicita- » tions de Sa Sainteté avec ses vœux pour votre plus » grande prospérité et la Bénédiction apostolique, qu'il » vous donne, avec effusion, du plus profond de son » cœur de père.

» Heureux de saisir cette occasion pour vous prou- » ver toute ma sympathie, je prie ardemment le Sei- » gneur de vous accorder toutes sortes de bonheur.

» De vous, Très-Illustre Docteur,

» Le très-humble et très-obéissant serviteur.

» DOMINIQUE FIORAMONTI,

» *Secrétaire pour les lettres latines.* »

Voici maintenant la lettre, adresée à *Son Altesse Royale*, *Monseigneur le Comte de Chambord.*

« Monseigneur,

» Il y a 34 ans, à pareil jour, mon père, alors maire » en Basse-Bretagne, unissait sa voix à celle de la

» France heureuse, pour déposer, aux pieds de son Souverain légitime, l'expression de sa joie et de son bonheur.

» Il m'est doux et glorieux, à mon tour, de saisir l'occasion de l'anniversaire de votre royale naissance pour prier Dieu de continuer à veiller sur vous et sur la France.

» Pardonnez, Sire, la hardiesse du plus humble et du plus obscur de vos serviteurs, qui ose accorder à la vivacité de ses convictions, la joie de vous offrir ces quelques lignes, indignes, sans doute, d'occuper vos instants précieux, mais offertes par un cœur constant et dévoué.

» J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, de Votre Majesté, le très-humble et très-fidèle serviteur et sujet.

» A. Nicolas.

» 29 septembre 1854. »

Cette lettre si touchante de patriotisme, de dévouement et de fidélité, méritait une réponse : elle vint, en effet, et remplit de bonheur l'âme de M. Nicolas; en voici la teneur :

« Monsieur,

» Monsieur le Comte de Chambord n'a reçu qu'après quelques retards votre lettre du 29 septembre dernier, et il a été très-touché des nobles sentiments de dévouement et de fidélité dont elle contient l'expression. Il me charge de vous en remercier bien particulièrement, ainsi que de l'envoi de votre *Manuel d'hygiène,* qui est déjà classé dans sa bibliothèque parmi ses livres d'utilité pratique.

» Agréez, je vous prie, Monsieur, l'assurance de ma » considération très-distinguée.

» Moricet,

» *Secrétaire de M. le Comte de Chambord.*

» Frohsdorf, 23 novembre 1854. »

Parmi les dernières distinctions dont fut revêtu le docteur Nicolas, nous remarquons les trois suivantes : le 23 septembre 1861, il fut admis, en qualité de membre correspondant, dans la *Société d'agriculture, sciences et arts* de Poligny (Jura), dont le président était l'honorable monsieur de Constant-Rebecque ; le 11 avril 1862, il fut nommé *médecin de l'état civil* de son arrondissement; enfin, il fut, pendant plusieurs années, à titre de suppléant, médecin des Petites-Sœurs-des-Pauvres de son quartier.

Mais le titre qu'il affectionnait le plus, était celui de médecin du Petit-Séminaire et des Frères des Ecoles chrétiennes. Il fut, pendant quinze années, médecin de cette dernière communauté, et remplit ses fonctions avec un zèle si éclairé, que le très-honoré frère Philippe, supérieur général, voulut l'en remercier par un témoignage exceptionnel de reconnaissance. Dernièrement encore, l'un des membres les plus distingués de cette communauté, le frère Jean-l'Aumônier (qu'il nous permette de dire son nom), nous écrivit la lettre suivante, que nous reproduirons tout entière : elle montrera, sous son vrai jour, le dévouement et l'abnégation du docteur Nicolas.

« Paris, le 2 décembre 1871.

» Monsieur,

» Je serais très-heureux de vous faire parvenir des

» documents détaillés et circonstanciés sur la vie de » M. NICOLAS; mais je suis loin de pouvoir vous satisfaire » selon l'étendue de vos désirs et des miens, car si le » regretté défunt a pratiqué cette parole des saints » Livres : « *Que votre lumière luise devant les hom-* » *mes,* » il ne s'est pas montré moins observateur de » cette autre : « *Que votre main gauche ne sache pas* » *ce que fait votre main droite;* » une infinité d'actes » de dévouement, de charité, accomplis par Monsieur » NICOLAS, nous sont restés et nous resteront inconnus » jusqu'au grand jour de la manifestation des cons- » ciences. Cependant, comme cet homme de modestie » et de talent m'honorait de son amitié, et que, depuis » longtemps, il y avait entre lui et moi une véritable » liaison, j'ai pu souvent le voir à l'œuvre, et admirer » avec quelle générosité il accomplissait sa laborieuse » tâche, et le travail de surérogation qu'il s'était im- » posé.

» De l'année 1845 à celle de 1851, il a rempli les » fonctions de médecin et de président de l'œuvre des » ouvriers de Saint-François Xavier de la paroisse Saint- » Sulpice. Ses visites aux malades, toujours gratuites, » étaient faites avec une régularité admirable. La bonté » avec laquelle il traitait ses clients, et la cordialité, » la franchise, la paternité même avec lesquelles il » parlait aux ouvriers dans les réunions de chaque mois, » lui avaient gagné l'estime et la sympathie de tous.

» Vous dire ce qu'il fut pour notre communauté de » la rue de Fleurus, pendant les 15 années que nous » l'avons eu pour médecin, serait chose impossible : » quelque nombreuses que fussent les visites, réclamées » par un personnel de *trente Frères,* nous ne fûmes » jamais négligés; le service se faisait *gratuitement*,

» mais il n'en était pas moins régulier; ah! c'est que ce » ne fut jamais l'intérêt qui dirigea ce grand cœur; la » charité, ce stimulant des âmes chrétiennes, le guidait » partout et toujours.

» Au mois de janvier 1866, la fièvre typhoïde fit » d'immenses ravages dans le VIe arrondissement (ancien » XIe), notre communauté en particulier, fut éprouvée » par le fléau; à un moment, nous avions jusqu'à *dix-* » *sept* Frères cloués sur le lit de la douleur; non-seule- » ment, le docteur NICOLAS leur fit une visite quoti- » dienne, mais son zèle lui fit trouver le moyen de les » voir deux fois chaque jour. Aussi, de tous les Frères » qui ont été laissés à ses soins, bien que plusieurs aient » vu la mort de tout près, *aucun n'a succombé.*

» Il est des souvenirs qui, tout en excitant notre » admiration, donnent aussi des larmes à nos yeux; » c'est ainsi qu'en me rappelant le courage et la charité » du docteur NICOLAS pendant le siége, je sens croître » mon estime et mon amitié pour lui, mais, en même » temps, une pensée pénible traverse mon esprit : ne » sont-ce pas les fatigues incessantes auxquelles cet » homme de cœur s'est livré pendant la guerre des Prus- » siens qui l'ont ravi à notre affection? En effet, *à son* » *service officiel, devenu accablant* à cause de la variole » qui sévissait en ce moment, il avait ajouté celui de » l'ambulance du séminaire de Saint-Sulpice, et d'une » autre ambulance rue Cassette, qu'il entretenait à ses » frais. Ses forces furent au-dessous de sa charité et de » son courage : il succomba...

» En vous traçant ces quelques lignes, je n'ai pas » prétendu faire des phrases, mais j'ai voulu rendre » hommage à la vérité sans exagération. Au reste, M. » NICOLAS, comme le grand RÉCAMIER, comme beaucoup

» d'autres praticiens célèbres, puisait son dévouement » à la bonne source, dans la prière, dans la pratique » de la religion. Sans doute, il vous est arrivé, comme » à moi, de le rencontrer souvent, entouré de sa famille, » aux offices de Saint-Sulpice, sa paroisse, ou même » dans les églises ou chapelles des environs, où avait » lieu l'adoration perpétuelle du Très-Saint-Sacrement.

» En union de regrets communs pour l'ami qui nous » a quittés, permettez-moi, Monsieur, de vous offrir » l'assurance de mes meilleurs sentiments.

» Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

» Fre JEAN-L'AUMÔNIER. »

Cette lettre, si belle, se passe de commentaires : c'est, à elle seule, le meilleur éloge que l'on puisse faire de Monsieur NICOLAS.

Avant de raconter ses derniers moments, nous voulons citer quelques extraits de lettres qu'il nous avait adressées; BUFFON l'a dit avec raison : « le style, c'est l'homme. »

Au mois de juillet 1868, nous nous trouvions en Bretagne, et nous rendions compte, à cet excellent docteur, de nos impressions de voyage; il nous répondit à ce sujet :

« Certes, je vous le dis en vérité, j'ai lu votre lettre » avec un plaisir extrême. Je me figurais transporté » dans ce pays que je croyais avoir oublié et dont la » pensée est plus vivace que jamais dans mon âme. Je » crois, sans peine, à vos émotions, à la vue des mer- » veilles que vous me racontez. Je les ai partagées avec » vous, et j'ai été touché du récit que vous me faites,

» en particulier, de la cellule de votre couvent. Votre » description de Saint-Quay (Côtes-du-Nord), est char- » mante et poétique, et j'aime surtout la conclusion : « *L'âme se repose, l'esprit se retrempe, et le corps se re-* » *fait.* » C'est du CHATEAUBRIANT, de cet homme qui a » fait le *Génie du christianisme*, et qui, même après sa » mort, a voulu prouver son humilité et son adoration » pour Dieu, en demandant que ses os reposassent sur » un rocher au milieu des flots, dans un endroit désert, » dans un lieu inculte et abandonné (ce tombeau est, en » effet, sur le haut d'un rocher, dominant la mer, au- » près de Saint-Malo). Semblable à un grain de sable, » il est là, incessamment battu par les vagues, et du » fond de son néant, il veut, encore et toujours, adorer » le Créateur dans l'immensité de ses œuvres.... Il n'a » pas voulu du *Père-Lachaise*, où un splendide monu- » ment aurait attiré sur lui les regards des hommes, et » les méditations des penseurs. Non, il a fui la terre et » ses mensonges, et s'est enseveli dans le sein de la » mer, loin du bruit et du tumulte du monde. Il est là, » attendant la résurrection générale, et du fond de son » tombeau, disant sans cesse : *Cœli enarrant gloriam* » *Dei.*

» Si j'ai bon souvenir, vous devez aussi pousser une » pointe jusqu'à *Sainte-Anne d'Auray* (1). Je vous prie » de ne pas nous oublier dans vos prières et de nous re- » commander également à celles de votre bien-aimée » famille. Que ne suis-je avec vous dans cette sainte » station ! Je vous aurais conduits à la *Chartreuse* et au » *Champ-des-Martyrs*. De grâce, ne quittez pas Sainte- » Anne sans visiter ces lieux vénérés et témoins de la

(1) Lieu de pèlerinage très-célèbre en Bretagne.

» sublimité de l'héroïsme moderne. Là, tout parle au » cœur, on ne vit que par l'âme, et les sentiments seuls » sont les aliments de la pensée. Voyez la *Chartreuse,* » où de pieuses religieuses préposées à la garde des » preux chevaliers de l'honneur et de la fidélité dans la » mort, ne troublent le silence des forêts que par l'écho » de leurs voix, célébrant les louanges de Dieu, et priant » pour les *victimes de Quiberon....* C'est le séjour du » silence et de l'oubli, et pour que tout soit en harmo- » nie, le *cicerone,* qui fait les honneurs de la maison, » *est et doit être un muet.* Quelle poésie!...

» Et puis, descendez un peu, tournez à droite et re- » gardez devant vous. C'est là qu'ils sont tombés, ces » valeureux champions de la France antique et chré- » tienne, ils sont tombés sous les balles de lâches assas- » sins!!! Honneur à eux! et paix sur la terre aux hom- » mes de bonne volonté! L'année dernière, nous avons » visité ces lieux. Vous l'avouerai-je? Ce n'est pas sans » une profonde émotion que je regardais ces plaines et » ces rochers, bordant d'affreux précipices, mais illus- » trés par les péripéties d'une guerre de géants. Il fai- » sait, je m'en souviens, un ciel orageux, et l'ouragan, » tordant comme des brins de paille la cime des arbres, » soulevait un nuage de poussière, au sein duquel je » croyais entendre et voir les pas et les clameurs, le » bruit et le visage de ceux qui ne sont plus; il me sem- » blait contempler, dans les plaintes du vent et le frois- » sement du feuillage, l'illusion des combats et le fan- » tôme des soldats. Certes, les années ont passé, en » lignes serrées, depuis ces temps néfastes; mais malgré » tout, il reste là une ombre assez puissante pour faire » juger de la grandeur de l'œuvre, un je ne sais quoi » d'exquis et de souffrant, comme si les choses aussi

» avaient leurs douleurs et leurs larmes, et quelque » chose flotte et se répand qui semble le souvenir du » passé et l'âme de l'avenir... peut-être!... Quoi qu'il en » soit, faites en famille ce petit pélerinage, vous en serez » récompensés, je vous assure.... »

Le 25 juillet 1870, M. Nicolas nous écrivait encore :

..... « C'est une terrible chose que la guerre! Mal» heur à ceux sur qui en pèse la responsabilité!!! La » tristesse se promène dans les rues, et chacun, en s'a» bordant et en se touchant la main, se pose l'éternelle » question : « Les vôtres sont-ils partis? » C'est que, dans » chaque famille, de jeunes hommes sont sous les dra» peaux à un titre quelconque. On me citait un père dé» solé qui, la veille, avait donné sa bénédiction à *trois* » *fils*, faisant partie de la mobile. Le plus jeune avait » été racheté au dernier tirage. Comme vous le savez, la » mobile s'étend aux quatre dernières années....

» Laissons de côté ce lamentable sujet. Trois cent » mille hommes, au moins, sont à la frontière. Prions » Dieu pour eux tous, et qu'il plaise au Ciel de pacifier » les cœurs, d'éclairer les esprits et de faire descendre » la charité dans les âmes.... »

Comme on reconnaît bien là le cœur chaud et aimant de M. Nicolas, son âme pleine de foi, son esprit plein de poésie, son imagination ardente, mise au service d'une noble intelligence!

Citons enfin ce fragment. Il est du 24 juillet 1869 :

.... « Mais nous voilà bien loin de notre sujet. *Vite*

» *revenons à la médecine, que j'ai toujours aimée d'un* » *amour passionné, et que je désire, et que je veux, avec* » *la grâce de Dieu, pratiquer jusqu'au dernier jour,* EN » TOMBANT SUR LA BRÈCHE. *C'est ainsi que je comprends* » *les choses de ce monde, quand elles ont Dieu pour* » *principe et pour fin.* »

Nous avons reproduit ce dernier passage, car il est, pour ainsi dire, le résumé de la vie de M. NICOLAS et la préface de sa mort. Il regarda toujours, en effet, l'exercice de sa noble profession, comme le premier et le plus saint de ses devoirs. Sa santé ne le préoccupait guère, il pensait d'abord à celle de ses clients. Pendant le siége de Paris, n'écoutant que la voix de son dévouement, et malgré ses trop nombreuses visites aux malades du quartier, il se chargea de moitié de l'ambulance du séminaire de Saint-Sulpice, où nos pauvres soldats blessés reçurent de lui, comme de son confrère, M. Vignolo, les soins les plus assidus. Mais bientôt son zèle lui fit ouvrir, rue Cassette, une nouvelle ambulance militaire, dont il fut, à la fois, le fondateur et le médecin. C'est là qu'il initia, pour la première fois, son jeune fils aux devoirs austères du praticien, lui apprenant, par son exemple, le dévouement et l'oubli de soi-même.

Ses deux ambulances ont dû le fatiguer, sans aucun doute; mais il le répéta bien des fois lui-même : rien ne l'épuisa autant que son service officiel de l'état civil. Il était obligé, en effet, souvent au milieu d'une pluie d'obus, d'aller constater les naissances et les décès dans les rues les plus éloignées du quartier. Plus d'une fois, il dut même, pour éviter la mort, se mettre, momentanément, à l'abri derrière une porte cochère.

Le 4 février 1871, brisé par la fatigue et les émo-

tions, trop longtemps contenues dans son âme patriotique, il fut obligé de cesser les fonctions qu'il remplissait si bien : il fut saisi et cloué sur un lit de douleur par un *rhumatisme musculaire*, qui, après un mieux passager et de courte durée, ne laissa plus au malade lui-même, aucune illusion sur son état.

Il fit dès lors le sacrifice de sa vie en vrai chrétien, non sans regrets, mais sans amertume et avec résignation. L'un de ses derniers soucis était l'avenir de sa famille et notamment de son jeune fils. Il eût voulu accompagner ce jeune homme dans toutes les phases de ses études, jusqu'au jour de sa réception au titre de docteur. Dieu ne le voulut pas; mais, du moins, nous l'espérons comme il l'espérait lui-même, ses nobles exemples seront suivis par son fils, qui saura mettre en première ligne la pratique de sa religion et l'accomplissement de son devoir.

Depuis quatre jours, il avait perdu l'usage de la parole, tout en conservant une entière connaissance, lorsque, le 19 mars 1871, il rendit sa belle âme à Dieu, après une longue agonie de vingt-huit heures.

Nous n'essaierons pas de dépeindre le chagrin et la douleur dont cette mort fut suivie : ses amis, ses malades, ses pauvres, tout le monde, enfin, voulut s'associer à la tristesse de sa famille.

Cet homme modeste mourut comme il avait vécu, sans bruit et sans ostentation. Malgré tous ses titres à la reconnaissance publique, aucune décoration ne lui fut décernée. Le Pape seul, le nomma, en 1865, Chevalier de l'Ordre de Saint-Sylvestre, désirant ainsi récompenser la fidélité à la religion et d'éminents services rendus à de saintes communautés. Il était, de plus, paraît-il, porté pour la croix de la Légion d'honneur,

mais il n'eut même pas connaissance de ce projet; il reçut uniquement la croix dite *des ambulances*.

Si les émotions du siége de Paris l'avaient miné, il n'eut pas, du moins, la douleur de voir notre pays livré aux horreurs de la guerre civile. Le spectacle de cette dernière honte lui fut épargné.

Le fils aîné de M. NICOLAS reçut, peu de temps après la mort de son père, de Monseigneur l'Evêque de Marseille, la lettre suivante, qu'il a bien voulu nous communiquer :

« Bovin-sur-Mer (Vendée), 2 juin 1871.

» Mon cher enfant,

» Je compte rentrer à Marseille dans quelques jours, » mais je ne veux pas attendre jusque-là pour vous dire » la part si profonde que je prends à la perte de votre » vénéré père.

» Je le pleure comme un ami que je chérissais ten- » drement et que je vénérais, et plus j'ai apprécié ses » grandes et aimables qualités, plus je m'associe aussi, » mon cher enfant, à votre douleur et à celle de votre » respectable famille.

» Quoique j'aie la confiance que c'est lui maintenant » qui nous assiste auprès de Notre Seigneur, cependant » je prierai pour sa chère âme, car il faut toujours le » faire, et en même temps, je demanderai à notre divin » Maître, qu'il répande sur vous et sur tous les vôtres, » les consolations dont il est, dans de telles épreuves, » le seul véritable dispensateur.

» Je vous bénis paternellement en Notre Seigneur.

« † CHARLES, *évêque de Marseille.* »

Oui, sachons-le bien, c'est la seule conclusion pratique que nous devions tirer d'une vie aussi simple et aussi pleine de bonnes œuvres. Prions pour le repos de l'âme de cet homme du devoir, imitons son exemple : attachons-nous à remplir exactement les obligations de notre profession, dussions-nous, comme lui, *tomber sur la brèche*. Alors on dira de nous ce que nous avons dit de lui au commencement de cette notice :

Quid quæritis viventem cum mortuis? Non est hìc sed surrexit.

Provins, 15 février 1872.

A. Beaugrand,

Juge suppléant.

Bar-le-Duc. — Imprimerie Contant-Laguerre.